

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche. est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX 12 novembre 1863.

Le *Moniteur* d'hier fait précéder des lignes suivantes le texte authentique de la lettre autographe adressée à la date du 4 novembre par l'Empereur Napoléon III aux souverains de l'Europe :

« Le Gouvernement avait cru devoir retarder l'insertion au *Moniteur* de la lettre que l'Empereur a adressée aux souverains de l'Europe. Un Journal de Francfort ayant livré à la publicité celle qui a été remise à la Confédération germanique, un plus long ajournement est devenu inutile, et nous donnons ci-dessous ce document :

« Très-hauts et très-illustres Princes souverains et Villes libres composant la sérénissime Confédération germanique,

« En présence des événements qui, chaque jour, surgissent et se pressent, je crois indispensable de dire toute ma pensée aux souverains auxquels est confiée la destinée des peuples.

« Toutes les fois que de profondes secousses ont ébranlé les bases et déplacé les limites des Etats, il est survenu des transactions solennelles pour coordonner les éléments nouveaux et consacrer, en les revisant, les transformations accomplies. Tel a été l'objet du traité de Westphalie au 17^e siècle, et des négociations de Vienne en 1815. C'est sur ce dernier fondement que repose aujourd'hui l'édifice politique de l'Europe ; et cependant, vous ne l'ignorez pas, il s'écroule de toutes parts.

« Si l'on considère attentivement la situation des divers pays, il est impossible de ne pas reconnaître que, presque sur tous les points, les traités de Vienne sont détruits, modifiés, méconnus ou menacés. De là des devoirs sans règle, des droits sans titre et des prétentions sans frein. Péril d'autant plus redoutable que les perfectionnements amenés par la civilisation qui a lié les peuples entre eux par la solidarité des intérêts matériels rendraient la guerre plus destructive encore.

« C'est là un sujet de graves méditations. N'attendons pas pour prendre un parti que des événements soudains, irré-

sistibles, troublent notre jugement et nous entraînent, malgré nous, dans des directions contraires.

« Je viens donc vous proposer de régler le présent et d'assurer l'avenir dans un Congrès.

« Appelé au trône par la Providence et par la volonté du peuple français, mais élevé à l'école de l'adversité, il m'est peut-être moins permis qu'à un autre d'ignorer et les droits souverains et les légitimes aspirations des peuples.

« Aussi, je suis prêt, sans système préconçu, à porter dans un conseil international l'esprit de modération et de justice, partage ordinaire de ceux qui ont subi tant d'épreuves diverses.

« Si je prends l'initiative d'une semblable ouverture, je ne cède pas à un mouvement de vanité ; mais comme je suis le souverain auquel on prête le plus de projets ambitieux, j'ai à cœur de prouver, par cette démarche franche et loyale, que mon unique but est d'arriver sans secousse à la pacification de l'Europe. Si cette proposition est accueillie, je vous prie d'accepter Paris comme lieu de réunion.

« Dans le cas où les princes alliés et amis de la France jugeraient convenables de rehausser par leur présence l'autorité des délibérations, je serai fier de leur offrir ma cordiale hospitalité. L'Europe verrait peut-être quelque avantage à ce que la capitale d'où est parti tant de fois le signal des bouleversements, devint le siège des conférences destinées à jeter les bases d'une pacification générale.

« Je sais cette occasion de vous renouveler les assurances de mon sincère attachement et du vif intérêt que je prends à la prospérité des Etats de la Confédération.

« Sur ce, très-hauts et très-illustres princes souverains et villes libres composant la sérénissime Confédération germanique, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« Écrit à Paris, le 4 novembre de l'an de grâce 1863. »

« Contre-signé : DROUYN DE LUYDS. »

Bien que la France prétende qu'aucune réponse officielle n'est encore arrivée des diverses Cours auxquelles ont été envoyées les lettres de convocation à un congrès, le *Times* assure que Victor-Emmanuel avait déjà fait dire non-seulement qu'il accueillait favorablement l'invitation, mais qu'il était prêt à venir en personne à Paris.

Quant au prince de Metternich, qu'on prétendait encore hier soir n'être pas arrivé à Paris, il a eu, assuré-t-on, hier même, à deux heures, une entrevue avec M. le ministre des affaires étrangères.

C'est aujourd'hui, dit le *Times*, que le conseil des ministres doit se réunir pour délibérer sur la réponse à faire à la lettre de l'Empereur.

D'après la *Presse*, de Vienne, le prince de Metternich serait autorisé à déclarer à Paris que l'Autriche est prête à entrer dans la voie du congrès après avoir concerté les moyens les plus propres pour y arriver. Le Cabinet de Vienne serait disposé à concourir au raffermissement du droit européen avec les égards dus aux faits accomplis.

On lit dans le Bulletin du *Moniteur* : Une correspondance de Mexico à la date du 10 octobre, donne des détails sur le départ du maréchal Forey. Elle contient la proclamation adressée par le maréchal à la nation mexicaine et la réponse du président de la régence.

Le maréchal Forey emporte des regrets universels. Le bal qu'il a donné dans sa villa de San Cosme, le 24 septembre dernier, était une fête d'adieu. Dans la soirée, le maréchal avait annoncé la prochaine remise du commandement au général Bazaine et sa rentrée en France. L'autantamiento et le préfet politique de Mexico se sont empressés d'écrire au maréchal des lettres pleines de sentiments de reconnaissance pour l'Empereur et de gratitude pour les services rendus au pays par le chef de l'expédition.

On écrit de Mexico au *Pays* : Avant notre arrivée, il y avait 4,000 Français à Mexico ; il y en a maintenant 8 à 10,000. Sans compter l'armée, bien entendu. Tout le monde veut apprendre le français. C'est une rage. Les professeurs ont plus d'élèves qu'ils n'en veulent. Les officiers, les sous-officiers, les soldats, sont tourmentés pour donner des leçons, bon gre mal gré. Les officiers du génie ont assaini la

ville en construisant des égouts collecteurs. Autrefois, les eaux stagnantes crouissaient dans les rues et occasionnaient des fièvres. Cette cause d'insalubrité a disparu. Ce sont les prisonniers qui ont exécuté ce travail sous la direction de nos officiers.

Le palais impérial est restauré. L'archiduc Maximilien aura une splendide demeure.

L'armée mexicaine se forme à vue d'œil ; à la dernière revue, nous avons vu défiler plus de 50,000 hommes bien tenus et marchant avec un certain ensemble. La cavalerie compte plusieurs escadrons bien montés. L'infanterie mexicaine porte un uniforme à peu près semblable au nôtre. Les officiers, choisis avec soin et régulièrement brevetés, se donnent beaucoup de peine pour façonner leurs soldats à l'europeenne.

Des milliers de nos compatriotes, à partir des Etats Unis, du Brésil et de tous les points des deux Amériques, sont en route pour le Mexique. Si ce mouvement continue pendant quelques années encore, Mexico sera une ville à moitié française.

Il faut que ce pays ait des ressources incroyables pour avoir résisté à l'anarchie et au pillage qui l'ont désole pendant quarante ans. Depuis six mois à peine il respire, et déjà les affaires reprennent. Le Mexique sera un jour le plus riche pays du monde, mais il faut que l'ordre s'y consolide et qu'on ne rappelle pas trop tôt le corps d'occupation. Aujourd'hui le brigandage est reprenant ; il n'est pas encore éteint. Si nous sortions par une porte, les brigands entreraient par l'autre.

Pologne.

On mande de Varsovie à la *Gazette de Breslau* que par suite d'un ordre du général de Berg, toutes les femmes et jeunes filles détenues à la citadelle, ainsi que soixante notables de la ville, viennent d'être déportés sans jugement. La destination de ces malheureux n'est pas encore connue.

D'après la *Gazette de Silésie*, le général comte de Berg a promis de se rendre maître de l'insurrection dans l'espace de deux mois, s'il obtenait la place du grand-duc. Sa nomination est aujourd'hui un fait accompli, et on peut s'attendre maintenant à l'inauguration des mesures les plus sévères.

On mande de Cracovie que, dans le palatinat de Mazovic, les lanciers polonais sous le commandement de Syzewicz, ont remporté, le 1^{er} et le 2 novembre, des

avantages signalés à Grabow, Kiernoza et Stremesno.

L'*Invalide Russe* publie les bulletins officiels russes de deux combats livrés aux troupes impériales par les chefs d'insurgés Pissarski et l'abbé Mackiewicz, en Lithuanie.

Le *Journal de Posen*, du 7, annonce dans ses dernières nouvelles que Matthieu Corfai et Borkowski ont été pendus le 4, à neuf heures du matin, à Wloclawek, par ordre du général prince Sayn-Witgenstein.

Une correspondance de Varsovie fait connaître que, dans un engagement récent, les Russes se sont emparés d'une jeune femme déguisée en homme et qui, armée d'un fusil rayé, a tué plusieurs cosaques.

On lit dans la *Gazette de Breslau* : La malle-poste de Varsovie n'est pas arrivée à Kalisch, bien qu'elle eût une escorte de Cosaques.

Avant-hier, soixante-cinq gendarmes péonais, sous le commandement de Hortkowski, ont enlevé un courrier russe et se sont emparés de dépêches. La garnison de Cekow s'est mise à leur poursuite ; les gendarmes se sont dispersés après un engagement dans lequel les Russes ont perdu 20 hommes et les insurgés 39.

On mande de Volhynie : Un détachement polonais, fort de 800 hommes, a livré un combat heureux le 1^{er} novembre, près de Jarock ; mais, le 3, il a essuyé un échec sur le Bug.

L'insurrection grandit dans le palatinat de Plock.

Le Gouvernement national de Pologne, ainsi que nous l'avons dit, vient de lancer une nouvelle proclamation au sujet des ordonnances russes qui défendent le deuil des femmes. Cette proclamation se termine ainsi :

« Tant que la nation désarmée se laisserait égorger en martyre, le deuil nous servirait en effet de protestation muette et était la seule arme défensive que nous pouvions opposer à l'envahisseur. Mais la Providence nous a permis enfin de changer notre résistance passive en une lutte plus efficace, le chant du deuil a été remplacé par le cri de guerre. Un bras intrépide, un cœur prêt à tous les sacrifices

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 13 NOVEMBRE 1863.

— N° 47. —

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XXX.

(Suite.)

Enfin, la société remonta en voiture, et Virginie fut priée et forcée de prendre la place d'Isabelle.

« Je ne veux pas, je ne veux absolument pas ! » disait Virginie.

« Cela ne convient pas ! » ajoutait sa mère.

Mais ce fut en vain ; Isabelle obligea Virginie à s'asseoir dans le fond, et prit sa place à côté de Richard, qui était resté complètement neutre pendant la discussion.

« Ah ! ma petite Isabelle, dit la baronne Ebba, te voilà bien mal assise ! Tu n'as pas de dossier.

— Je suis très-bien, tante ! Au besoin,

(*) Reproduction interdite.

CHAPITRE XXXI.

Dans une chambre solitaire de Morkedal, Hedwige mêlait ses larmes à l'or et à la soie de sa broderie. Ces larmes tombaient sur l'étoffe, limpides comme des perles, et la tante Gunilla ne s'expliquait pas comment les roses de la broderie de sa nièce paraissaient si pâles, tandis que la soie employée était fraîche et de couleur vive.

« Comment fais-tu donc, Hedwige, pour négliger ainsi ton travail ! En vérité, tu brodais mieux à douze ans ! »

— A douze ans, je le crois bien ! » répondit Hedwige en soupirant. Elle savait fort bien elle-même quel changement s'était opéré depuis, et elle n'ignorait pas pourquoi les fleurs de sa broderie étaient si pâles.

Les jours s'écoulaient lentement, bien lentement à Morkedal. Le général, il est vrai, avait toujours sa société ; mais, à l'exception du capitaine, qui abregeait quelquefois le temps à la jeune demoiselle en lui racontant une mystérieuse histoire de revenans, personne ne se donnait la peine de l'amuser et de la distraire. Le général lui-même l'essayait bien de temps en temps ; mais il ne mettait alors sur le tapis que des distractions qui étaient un ennui pour sa fille. A la vérité, Hedwige ne se montrait jamais ni contrainte, ni de mauvais humeur ; seulement elle se dérobait volontiers au plaisir peu intéressant d'apprendre le piquet, le tritrac, etc. Et lorsque son père lui proposait d'inviter quelque famille où il y avait des jeunes personnes de son âge, elle refusait encore ; car, dit-elle un jour au capitaine, qui lui en demandait la cause : « Il est plus

agréable de vivre dans son petit monde à soi. »

— Oui, répondit l'incorrigible capitaine, avec une petite, toute petite vache et un petit, tout petit seau, dans lequel la petite demoiselle traitait elle-même quelques gouttes de lait pour le petit, tout petit chat ! Cela ferait une petite, toute petite idylle à peindre et à suspendre dans un petit, tout petit cadre, dans la petite chambre de la petite demoiselle.

— Le capitaine est bien mauvais, bien méchant !

— Et pourtant, quand j'ai voulu partir, M^{lle} Hedwige a pleuré comme si — sans comparaison — elle avait été battue de verges !

— Naturellement à cause du capitaine ! répondit étourdiment Hedwige.

— Eh ! eh ! eh ! ma petite demoiselle ! ne parlez pas d'une manière si blessante ; veuillez vous rappeler qu'à l'exception de ma modeste personne, il n'en parlait qu'une seule autre. Prenez garde maintenant, et dites encore, si vous en avez le courage, que ces larmes ne coulaient pas à cause de moi ! »

Hedwige rassembla toute sa dignité pour déclarer au capitaine que ces mauvaises plaisanteries lui plaisaient fort peu.

« Je ne plaisante pas le moins du monde... mais voici M^{lle} Gunilla ; je vais en appeler à elle ! »

Hedwige posa légèrement sa main sur le bras du capitaine.

« Bien, bien, je comprends ; ainsi, j'en étais bien la cause ? » reprit-il.

— Sans aucun doute.

— Ce n'est pas par amour-propre que j'insiste, chuchota le capitaine d'un ton ironique qui fit monter le rouge aux joues d'Hedwige. Le mieux serait que la

petite demoiselle fût convaincue de ce qu'elle avance ; car, il serait bien moins significatif de donner une larme au vieux Brandler que... Eh bien, eh bien, ne courez donc pas si vite ! Sur ma parole, je n'ajoute pas un mot, pas une syllabe. Toujours muet comme la tombe dans les affaires d'honneur ! »

Hedwige était suffoquée d'agitation lorsqu'elle atteignit enfin sa chambre ; et si elle s'était mise en ce moment à son métier à broder, les roses auraient couru grand risque de perdre tout leur éclat.

« Le capitaine a donc deviné ! — O mon Dieu ! comme le pauvre petit cœur tremblait ! Mais cette leçon ne fut pas perdue. De ce jour, Hedwige sentit toute l'importance pour une femme de bien garder le secret d'un sentiment qui n'est pas partagé ; et cette surveillance d'elle-même, de ses paroles et de ses impressions ne fut pas sans fruit. Elle acquit par degrés plus d'empire sur elle-même ; elle se remit à rire et à plaisanter avec le capitaine, et il lui dit un jour à l'oreille les paroles les plus douces qu'elle pût entendre de sa bouche :

« Je demande bien pardon à la petite demoiselle des sottises que je lui ai dites dernièrement ; j'ai reconnu depuis que j'avais complètement tort. »

Que ce langage fût sincère ou non, c'était toujours une preuve de délicatesse qu'on n'eût pas attendue de lui ; car c'était dit à Hedwige : « votre conduite actuelle vous absout, à mes yeux, de la supposition qu'avait fait naître votre conduite antérieure. »

Qui aurait cru à tant de finesse chez notre rustique capitaine ? A défaut de guides meilleurs, il fut alors pour la jeune demoiselle une trouvaille d'un grand prix.